

Article

« La sujétion de l'existence au concept dans l'Église »

Marc Renault

Horizons philosophiques, vol. 13, n° 1, 2002, p. 63-70.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801224ar>

DOI: 10.7202/801224ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LA SUJÉTION DE L'EXISTENCE AU CONCEPT DANS L'ÉGLISE

Le pape âgé et malade devrait-il passer la main? Les femmes ne devraient-elles pas accéder au ministère sacerdotal et à l'autorité hiérarchique? Est-il nécessaire d'obliger les prêtres au célibat? N'est-il pas hypocrite de fabriquer des annulations de mariage pour remarier des fidèles divorcés? L'opposition des hautes instances ecclésiastiques à la contraception a-t-elle un autre fondement que le simple maintien du pouvoir disciplinaire de l'Église? Verrons-nous une issue au problème de l'avortement? Comment faire face au scandale de la pédophilie des clercs? Quand les journaux, les magazines, la radio et la télévision s'intéressent à l'Église, c'est par le biais de questions de ce genre. Or, ces questions portent sur l'Église en tant que collectivité vivant dans ce monde-ci, celui où l'on paie le tribut à César (Marc 12, 17)

Supposons résolus ces épineux problèmes. Cela ne toucherait pas encore à ce qui est essentiel à l'Église comme société des croyants qui espèrent un monde à venir. Quant à sa manière d'être en ce monde-ci, notre Église a certes beaucoup changé dans le dernier demi-siècle, mais elle reste une institution bien installée, habituée à ses rites et à ses réglementations qui ont traversé les siècles, zélée à préserver autant qu'elle peut son prestige et ses privilèges en ce monde, jalouse de son autorité disciplinaire et morale, déterminée à occuper une place parmi les grands de ce monde, bref bien intégrée à ce monde qui passera, dans lequel elle n'est pas censée mettre son espérance. C'est sous cet aspect qu'elle donne de la mouture aux médias et aux mouvements de l'opinion publique. Sa réalité nouménale, aux yeux de la foi, comme corps des croyants en Jésus-Christ, en attente du monde à venir, n'a pas d'intérêt pour les chercheurs et diffuseurs de nouvelles. Il y a bien longtemps, des sujets comme la prédestination, la justification, le libre arbitre, la présence réelle dans l'Eucharistie, le péché originel, étaient l'objet d'âpres discussions qui avaient des répercussions dans toutes les couches de la société. Aujourd'hui, est-ce qu'un pavé comme *les Provinciales* de Pascal ferait une vaguelette dans la mare médiatique? On aurait tort de reprocher aux médias d'en rester à la coquille institutionnelle qui donne à l'Église une visibilité dans le monde présent, car le journaliste n'est ni un apôtre, ni un prosélyte. Il n'a pas à prendre position sur la

dimension eschatologique de cette institution dont il examine le phénomène social. Je tenterai pour ma part de me mettre en un autre lieu de discours pour aborder une réalité qui tient à l'objet même de la foi chrétienne et qui est un élément essentiel de l'existence du croyant. Cet élément ne fait pas la nouvelle. Il est pourtant plus important que tout ce qui fait l'objet de nouvelles. De quoi s'agit-il?

Il y a une tension extrême entre le discours doctrinal du magistère qui présente la Révélation dans des formules conceptuelles empruntées à la métaphysique, d'une part, et l'existence chrétienne qui est une synthèse en voie de réalisation, ouverte sur un avenir encore inconnu d'autre part. L'achèvement de cette synthèse de l'identité singulière du croyant est objet d'espérance et cet objet transcende tout ce qui peut être compris, connu, représenté, dans la pensée humaine finie dans sa condition présente. La doctrine abstraite semble nous hausser au-dessus de la temporalité et de l'histoire, mais c'est une illusion, car ces représentations atemporelles ne sont pas un ingrédient de la démarche de foi. Ce n'est pas à la doctrine orthodoxe de l'union hypostatique que je crois, mais à Jésus-Christ lui-même, quelles que soient les médiations représentatives par lesquelles je suis passé. La foi est une manière d'exister et non une attitude qui dérive de la présence des formules abstraites dans notre entendement. Comment l'Église en est-elle venue à considérer que le fait d'être croyant (ce que j'appelle l'existence chrétienne) est un effet de la connaissance de dogmes métaphysiques? Cela est venu de son implantation comme puissance de ce monde par un processus qui a commencé dès le IV^e siècle.

La dévolution à l'Église d'une participation au pouvoir politique, sous l'empereur Constantin, a permis à celle-ci de devenir une puissance de ce monde en ce monde. Elle s'est servie du pouvoir comme fer de lance pour pénétrer dans la société civile et y exercer un contrôle des mœurs qui durait encore il n'y a pas si longtemps. Nous avons connu cette Église davantage préoccupée de morigerer les sociétés que de témoigner de la foi en Jésus-Christ. Puis nous l'avons vu perdre son poids politique et desserrer son emprise sur les mœurs. Je m'en suis réjoui en considérant que cet évanouissement des assises mondaines de l'Église la distrairait de son installation dans ce monde. Moins obnubilée par la passion de concurrencer les autres puissances de ce monde et d'étendre son monopole de régulation des mœurs, elle serait mieux en mesure de se concentrer sur son destin eschatologique au lieu de s'épuiser à faire la morale aux gens. Il est

fini ce temps où l'on n'avait qu'à naître pour être chrétien. Il est redevenu nécessaire qu'on le veuille, comme aux origines chrétiennes. Le fait que l'Église soit en position de moraliser la chrétienté sans passer par la conversion personnelle des fidèles a finalement occulté un élément essentiel de la foi, à savoir le nécessaire exercice de la liberté personnelle pour devenir croyant. L'Église tridentine, qui est celle que nous, les vieux, avons connu dans notre jeunesse, a voulu court-circuiter les périls de l'intériorité protestante et de la solitude du croyant devant l'Écriture. Il était plus simple, plus sûr, plus efficace de convier le fidèle à l'obéissance aux clercs. On présumait que cette obéissance impliquait une certaine croyance qui était bien suffisante comme conversion. La connaissance des principaux énoncés du catéchisme et la soumission à la discipline catholique faisaient le chrétien. Il est commode de pouvoir ainsi définir le chrétien comme celui qui a été catéchisé par l'Église, mais c'est au prix d'une confusion entre une culture chrétienne et la foi chrétienne. Les hiérarques ne faisaient guère attention à ce problème, car leur grande préoccupation était d'exercer une réelle police des mœurs tant publiques que privées. Et cela au point d'oublier que leur Église n'existe pas pour l'ordre moral et social de ce monde, mais pour constituer et encadrer le peuple de ceux qui croient au monde à venir, à ce Royaume de Dieu, celui qui ne paie pas le tribut à César, et dont Jésus a souvent parlé, d'après l'Évangile.

Cette Église, donc, qui n'est pas de ce monde tout en étant dans ce monde, selon Jean 15 et 17, concilie mal ses appartenances. Il en résulte une tension irrésolue, dialectique si l'on veut, entre l'idéologie moralisante, juridique et métaphysique par lequel le pouvoir clérical définit l'Église d'une part, et, d'autre part, l'existence chrétienne constituée par l'abandon de soi au mystère du Dieu de Jésus-Christ, par delà toute idéologie, par delà toute culture entendue comme manière d'être dans ce monde-ci, par delà toute doctrine métaphysique échafaudée par les pouvoirs intellectuels humains.

L'existence n'est pas un cycle répétable, comme l'est, par exemple, le cycle liturgique annuel. L'Église établie a cependant besoin d'un corps de doctrine qui prend forcément la forme d'un système clos répétable et communicable d'un individu à l'autre, d'une génération à l'autre. Elle tente, par ce moyen, de conserver et de transmettre le dépôt de la Révélation, malgré les inévitables changements qui affectent ses fidèles dont l'existence est solidaire du devenir historique. Comment peut-elle enseigner la même chose à tous en

tout point du devenir? Elle s'est efforcée de le faire en empruntant la voie du concept. Les conciles œcuméniques des premiers siècles chrétiens ont établi la procédure standard. Il fallait réduire les interprétations contradictoires de la tradition qui risquaient de détruire l'unité de l'Église. Et l'empereur était le premier intéressé à cette opération, lui qui misait sur l'Église comme sur le plus solide partenaire de son pouvoir. On s'entendait sur des formulations métaphysiques censées traduire en langage savant les données de la tradition apostolique puis on les imposait comme les seules orthodoxes aux croyants sujets de l'empereur. On a donc conceptualisé la tradition. Il en résultait une représentation soustraite à l'histoire et aux variations contingentes de l'existence humaine. On a choisi ce qui semblait le plus intemporel dans l'espèce humaine, à savoir l'appareil transcendantal : le temps, l'espace, les concepts d'entendement, les idées de raison, tout ce qui donne ordre et forme à la contingence de l'existence sans en être un élément, tout ce qui définit des essences universelles et établit des rapports nécessaires dans ce qui nous atteint d'abord comme singularité contingente. La tradition s'augmentait ainsi de thèses théologiques dont les matériaux provenaient de la culture philosophique du temps.

La doctrine trinitaire et la doctrine de l'Incarnation sont des exemples d'utilisation de notions philosophiques abstraites pour désigner ce qui, par ailleurs, était reconnu comme des mystères insondables. D'une part la réalité dépassait toute conception humaine; d'autre part la formule dogmatique était la seule orthodoxe pour en parler et pour la signifier dans un enseignement. Ces inventions humaines sont devenues des vérités de foi parce que le magistère décrétait qu'elles étaient la véritable médiation intellectuelle qui désignait sans erreur le mystère. Passez par cette porte de la doctrine, ou votre foi est vaine! Par suite, il est devenu plus important de connaître les formules du catéchisme que d'être un familier du Nouveau Testament et la foi est devenue l'adhésion aux énoncés dogmatiques plutôt qu'une relation personnelle à Jésus-Christ. Au moment où le contrôle ecclésiastique, en collusion avec les pouvoirs de ce monde, a été en position d'hégémonie, cela a permis à l'inquisition de brûler plus d'un croyant pour des questions de métaphysique. L'Église était devenue un pouvoir d'imposer une culture à un peuple plutôt que la gardienne du message évangélique qui fait appel à la conversion intérieure libre. Quand on est convaincu que c'est seulement par la formule abstraite officielle que la réalité du salut entre dans l'existence du chrétien, on torture et

brûle, en espérant que l'esprit, incombustible, se convertira à la doctrine orthodoxe et qu'ainsi le croyant sera sauvé. Aujourd'hui, l'inquisition horrifie nos grands clercs, et je m'en réjouis, mais on peut se demander si la mentalité qui a créé ce tribunal maléfique ne dure pas encore, de sorte que la différence est qu'aujourd'hui l'Église, dépouillée de son hégémonie et abandonnée par les pouvoirs politiques qui la servaient jadis, renonce à cet exercice parce qu'elle n'en a plus les moyens et non parce qu'elle se serait aperçu que cela n'est pas conforme à sa véritable vocation. Qu'on m'éclaire là-dessus.

Il importe que le prophète, s'il remporte quelque succès, ne le doive ni à des connexions politiques, ni à des leviers économiques, ni à d'autres avantages dans le monde présent, mais uniquement à la force du message venant de l'autre monde dont il témoigne. Il est d'autant plus crédible qu'il ne peut et ne veut protéger sa propre existence. «Je ne suis né, je ne suis venu dans le monde, que pour rendre témoignage à la vérité» (Jean 18, 37). Il s'anéantit, pour ainsi dire, devant l'insondable volonté de celui qui l'envoie. Il met en jeu la totalité de ce qu'il est dans ce monde et laisse à son Dieu la réalisation finale de sa destinée. «Père, tu peux tout, écarte de moi cette coupe. Mais non, pas ce que je veux : ce que tu veux, toi» (Marc 14, 36). Il s'approprie la volonté de Dieu comme infiniment meilleure que la sienne propre, et il sera d'autant plus rempli de Dieu qu'il se sera vidé de soi.

Lui-même s'est vidé, a pris forme d'esclave, est devenu copie humaine, reconnu comme tel à sa figure humaine et pareil aux hommes, lui très bas, très soumis, jusqu'à l'extrême mort, mort en croix. Pour quoi Dieu l'a fait très haut et gratifié du nom le plus haut des noms? Pour qu'au nom de Jésus tout genou plie au ciel, sur terre, et sous terre, pour reconnaître en toute langue Seigneur Jésus-Christ, gloire du Dieu Père (Phil 2, 7-11).

Pour participer réellement à ce destin de Jésus, qui passe par l'anéantissement de la Croix, est-ce qu'il est nécessaire aux croyants de connaître l'énoncé des dogmes de l'Église par lesquels celle-ci a acquis son ascendant sur les consciences? La prière de Jésus, «Père, ceux que tu m'as donnés, je veux qu'ils soient là où je suis» (Jean 17, 24), ne concerne-t-elle que ceux qui ont appris les formules du catéchisme? Si c'est le cas, les dogmes n'auront servi qu'à insérer l'autorité des clercs entre la vérité révélée et l'homme sauvé, puisque

la vivante fécondité de la vie chrétienne doit se soumettre aux formules de leur autorité et en découler, en quelque sorte. Cette prise de possession de la vérité du salut contraint la Révélation à servir l'autorité du clerc plus que le clerc ne sert l'autorité de la Révélation.

L'Église cléricale met la Parole de Dieu à son service dans ses canons, constitutions et dogmes. Une foule de catholiques, et parmi eux beaucoup de clercs, heureusement, échappent à cette structure. Si elle triomphait absolument, l'Église serait devenue ce que préconisait jadis L'Action Française avec son promoteur Charles Maurras, à savoir le modèle d'un pouvoir régalien, d'une institution politique et sociale vouée au maintien du droit et des autorités en place, d'un magistère qui domestique les fidèles, régit les consciences, prévient les dérapages mystiques, se méfie de l'inspiration du Saint-Esprit, préserve ses administrés des périls de la spontanéité de la foi vivante. Si les maurrassiens pouvaient se faire une telle représentation de l'Église, c'est qu'elle en présentait des traits évidents. Ils se trompaient sur le fond, mais on leur donnait assez d'apparences pour conforter une idéologie qui réduisait l'Église à une instance n'ayant de pertinence que pour le monde présent.

Le croyant qui porte son regard sur Jésus, né en ce monde, prophète en ce monde, condamné, crucifié et mort en ce monde, et qui professe que Jésus est vivant auprès du Père où il juge le monde et conduit l'histoire humaine à son terme, ce croyant-là est persuadé que la Parole de Dieu est devenue humaine, que Jésus est la Parole ultime et décisive pour les hommes.

Celui qui laisse Jésus lui dire la vérité ultime de sa vie, et qui confesse que dans Jésus et dans sa mort Dieu lui a dit la parole ultime, non pas toutes ces paroles pénultièmes qu'il nous faut découvrir nous-mêmes dans le cours de notre histoire, mais bien la parole ultime en vertu de laquelle il vit et meurt, celui-là, du même coup, accueille Jésus comme le Fils de Dieu, tel que l'Église le confesse, quelle que soit la façon dont résonne pour lui-même la conceptualité mal venue en théorie, ou même fausse, par quoi est formulé le déploiement croyant de son existence¹.

1. Karl Rahner, *Traité fondamental de la foi* (1976), traduit par Gwendoline Jarczyk, Paris, Centurion, 1983, p. 257.

Les dogmes et les lois de l'Église sont des «paroles pénultièmes». La parole ultime se trouve en Jésus-Christ, et c'est la seule parole intangible. «Ne vous faites pas appeler Rabbi. Vous n'avez qu'un Maître et vous êtes tous frères» (Mat 23, 8). La christologie catholique, par exemple, est une doctrine élaborée entre frères et la raison d'être de cette parole pénultième n'est certainement pas de barrer le chemin d'accès à la parole ultime. Elle est coulée dans des catégories abstraites qui sont celles de l'entendement humain fini. Alors que la réalité du mystère de l'Incarnation nous atteint à fleur d'existence, la doctrine de l'Église nous atteint à fleur de concept. L'avantage apparent du concept est de résister au changement, alors qu'apparemment l'existence est livrée au flux dans lequel on ne cesse de devenir autre que l'on est. Chaque instant s'anéantit dans celui qui suit. Mais justement la vie de foi nous décentre de la perspective purement humaine. Le centre de perspective réside dans la personne de Jésus et cette perspective recueille toutes les miettes de notre existence distendue et pulvérulente. Là se construit celui que l'on est. Le véritable triomphe de la caducité de l'existence créée appartient à celui qui réunit dans sa personne le monde humain et le monde divin. Immuabilité par abstraction du côté du concept doctrinal. Chute dans le néant à chaque instant de la contingence du côté de l'existence. Ni d'un côté ni de l'autre, le vif de chaque humain singulier n'est sauvé. C'est en Jésus-Christ que nulle pensée, nulle action, nulle larme, nul amour, nulle goutte de sang, nul sourire, nul émerveillement, nulle douleur, ne sont perdus. Lui qui est la Parole ultime de Dieu.

On comprend cependant comment l'Église, qui doit se présenter dans ce monde par des phénomènes qui lui sont propres, ne peut faire autrement que de formuler son message en des termes universels qui ne présupposent pas la foi pour être entendus. Celui qui prend connaissance de la doctrine comprend qu'elle réfère à quelque chose d'autre qu'elle-même et que son rôle est de proposer un objet de croyance qu'elle-même ne donne pas. On peut ainsi bien connaître le système théologique de l'Église sans l'adopter comme règle de foi pour soi-même. Si on l'adopte, ce sera à titre de signe de ce en quoi l'on croit. Et voici le point qui agace un magistère jaloux de son monopole : cette balise doctrinale n'est pas assurée de son exclusivité. D'autres approches discursives du Mystère sont possibles. D'autres manières de se manifester sont possibles pour l'Église. Mais pour admettre cela, les hommes d'Église devraient abandonner leur représentation de leur Église comme une essence intelligible hors du

temps historique. La doctrine peut bien la représenter ainsi, mais quant à son existence même l'Église est une communauté qui tient des promesses d'Éternité sans en tenir la réalité. C'est l'objet d'une espérance eschatologique et non d'une possession. *Substantia sperandarum*. Elle ne peut en ce monde se dégager des conditions de son existence temporelle, au point que même ses enseignements, en dépit de leur teneur métaphysique intemporelle, sont encore des représentations liées à des contingences culturelles historiques.

Mais voilà, je me demande si un tel changement spirituel est possible dans la cléricature catholique. Je ne pense pas que la structure cléricale soit essentielle à l'Église. D'ailleurs, nous sommes peut-être déjà engagés dans un procès de désintégration de cette structure, procès qui ôtera cette carapace qui a eu son utilité pour la survie de l'Église dans un monde voué à la lutte entre pouvoirs totalitaires, mais qui ne s'impose plus dans un monde où l'on peut être une société de croyants sans être un pouvoir politico-juridique.

Marc Renault
Professeur retraité
UQTR